

LA TÊTE 2  
**DE MARTIN,**

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM.

**GRANGÉ, DECOURCELLE ET BARRIÈRE,**

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre  
du Palais-Royal, le 22 juillet 1852.



**BRUXELLES.**

**J. A. LELONG, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,**

**LIBRAIRE DES THÉÂTRES ROYAUX,**

RUE DES PIERRES, 46,

*Le soir au Théâtre Royal.*

—  
1852

---

**PERSONNAGES.****ACTEURS.**

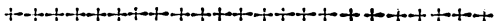
DURAND (d'Amiens) 50 ans.	MM. SAINVILLE.
VENCESLAS DURAND, son neveu, 28 ans.	MICHEL.
ISIDORE MARTIN, 28 ans.	LACOURIÈRE.
BERTRAND, hôtelier.	AUGUSTIN.
EUDOXIE, femme de Durand, 25 ans.	M <sup>mes</sup> DUPUIS.
AMÉNAIDE, fille de Durand et belle-fille d'Eudoxie, 18 ans.	CHAUVIÈRES.

*De nos jours, à Paris, dans un hôtel garni.*

S'adresser pour la musique de cette pièce, à M. ROUBIÈRE, directeur de l'Agent-Dramatique, rue Fossé-aux-Loups, 9, à Bruxelles.

# LA TÊTE DE MARTIN.

COMÉDIE-VAUDEVILLE.



Une salle avec plusieurs portes surmontée de numéros. —  
Entrée par le fond.

## SCÈNE PREMIÈRE.

BERTRAND, *seul*.

Il est assis devant une table à droite.

Maintenant, voyons si l'on a bien inscrit tous les voyageurs... (*Il ouvre un registre.*) M. Dubois, très-bien ; M. Lefèvre, M. Coquelet, très-bien. Au numéro neuf, M. Martin, profession : propriétaire ; au numéro onze, M. Martin... Tiens, encore un Martin ! professeur de prothèse dentaire. Au numéro treize, M. Martin !... Ah ! ça, il n'y a donc que des Martin, cette année ? profession : clerc de notaire et célibataire. Ah ! je le connais, celui-là... c'est le casse-cou qui est ici depuis un mois.

## SCÈNE II.

BERTRAND, DURAND, *puis* EUDOXIE, AMÉNAÏDE  
et VENCESLAS.

DURAND (du seuil de la porte).

Pardon, monsieur, n'auriez-vous pas ici un nommé Martin ?

**BERTRAND.**

Oui, monsieur, j'en ai même plusieurs.

**DURAND.**

Plusieurs Martin valent mieux qu'un... (*A la cantonade.*) Eudoxie, Aménaïde, Venceslas... votre mari, père et oncle vous prie d'entrer céans...

Ils entrent. \*

**BERTRAND.**

Monsieur désire une chambre ?

**DURAND.**

Trois chambres ; une pour ma fille, une pour mon neveu et une pour ma femme et moi... car moi et ma femme nous ne faisons qu'un.

**EUDOXIE.**

Monsieur !

**DURAND.**

Pourquoi rougir de ta flamme, Eudoxie ; M. le maire n'en a-t-il pas autorisé les transports ?

**BERTRAND** (désignant trois portes à gauche).

Voici justement trois chambres qui se touchent.

**DURAND.**

Très-bien ! Ma fille occupera l'aile droite ; Venceslas, l'aile gauche ; ma femme et moi nous tiendrons le centre.

**AMÉNAÏDE.**

Mon père ! si loin de vous !

**DURAND.**

Il le faut... (*A Bertrand.*) Vous comprenez, un jeune homme, une jeune fille... il est bon qu'ils ne soient

\* V, A, E, D, B.

pas contigus. Vous me direz qu'ils sont cousin et cousine ; mais la pudeur, cette diable de pudeur...

**BERTRAND.**

Monsieur veut-il me dire son nom ?

**DURAND.**

Durand ; Maleck-Adel Durand. Ce prénom vous étonne ; ça ne m'étonne pas. Voici comment je le reçus. Ma mère venait de lire le roman de M<sup>me</sup> Cottin, lorsque je vins au monde, jeune, mais bien constitué pour mon âge. Elle désira que le nom du héros turc devint le mien. Le bedeau fit quelques objections, à cause de Maleck, qui n'est pas dans le calendrier ; mais on lui fit observer qu'Adèle s'y trouvait. Cette considération vainquit ses scrupules ; et je fus nommé Maleck-Adel... Mettez Durand seulement.

**BERTRAND (écrivain).**

M. Durand... Dernière résidence ?

**DURAND.**

Amiens ; patrie de Gresset, de M<sup>lle</sup> Georges et des pâtés de canard... Mettez Amiens seulement ; rue des Trois-Cailloux, vingt-deux (les deux cocotes)... Mettez seulement vingt-deux.

**BERTRAND.**

Très-bien ! Je prierai maintenant ces dames...

**DURAND.**

Celle-ci est Eudoxie Durand, ma femme, en secondes noces ; vingt-cinq ans, un charmant caractère, un petit port de reine et des cheveux d'une longueur extraor-

dinaire... (*Eudoxie va s'asseoir au fond, à gauche.*)  
 Cette autre est Aménaïde Durand, ma fille; dix-huit ans; une timidité dont on ne se fait pas d'idée.

**AMÉNAÏDE (troublée).**

Mon père!...

Elle va s'asseoir au deuxième plan à gauche.

**DURAND.**

Vous pouvez en juger par cette exclamation, et la rougeur qui décore son front. Cette timidité, c'est moi qui la lui ait inculquée, dès les langes... et j'en suis bien fâché. Quant à celui-ci, c'est Venceslas Durand, mon neveu; vingt-huit ans : un cœur d'or et des bras de boulanger... Mettez seulement Eudoxie, Aménaïde et Venceslas Durand...

Venceslas va s'asseoir au fond à droite.

**BERTRAND.**

C'est ce que j'ai fait.

**DURAND.**

Et bien vous fîtes.

**BERTRAND.**

Monsieur est-il à Paris pour longtemps? \*

**DURAND.**

Ah! je donnerais une forte prime à celui qui pourrait me le dire!

**BERTRAND.**

Monsieur vient sans doute pour affaire?

\* D, B.

DURAND.

Connaissez-vous l'article dix-neuf cent quatre-vingt trois ?

BERTRAND.

L'article dix-neuf cent quatre-vingt trois ?

DURAND.

Du Code civil ? je l'ai toujours sur moi — pas l'article ; le Code ; mais, puisque, quand j'ai le Code, j'ai l'article, ça peut se dire. Ecoutez-le ; vous comprendrez alors la fausse position dans laquelle je me trouve et vous pourrez peut-être m'aider à en sortir.

BERTRAND.

Moi ?

DURAND.

On a souvent besoin d'un plus petit que soi. Voici ce que chante cet article : — Je ne sais pas l'air. (*Il rit. Lisant.*) « Le propriétaire d'une rente viagère ne peut en demander les arrérages qu'en justifiant de son existence, ou de celle de la personne sur la tête de laquelle elle a été constituée, quand elle est constituée sur la tête d'un tiers. » — Vous avez entendu ?

BERTRAND.

Oh ! parfaitement, mais je n'ai pas compris.

DURAND (à part).

C'est une bûche... (*Haut.*) Je m'explique : J'ai une rente de cinq mille francs, constituée sur la tête d'un tiers (que je ne connais pas et que je n'ai jamais vu) répondant au nom de...

**BERTRAND** (l'interrompant).

Qu'entendez-vous par constituée sur la tête d'un tiers?

**DURAND** (à part).

Mettons-nous à sa portée... (*Haut.*) Je suppose que je veuille vous faire cinq mille livres de rente ; (mais je ne le veux pas). Eh bien ! je vous dis : Je vous assure cinq mille francs par an, votre vie durant (Durand c'est mon nom, mais je l'emploie ici adverbialement). C'est ainsi que cela se mijote habituellement. Mais, au lieu d'agir aussi simplement, je puis vous dire : Je vous servirai cinq mille francs par an, tant que vivra votre portier. C'est un droit que j'ai. Comprenez-vous ?

**BERTRAND.**

Très-bien.

**DURAND.**

C'est heureux. Or, Jean Martin, mon parent éloigné, mais mon parent, m'a constitué une rente du chiffre précité sur la tête de son neveu.

**BERTRAND.**

Pourquoi cela ?

**DURAND.**

Ah ! pourquoi cela ? nous y voilà ! — Monsieur, il n'y a pas de jour, que dis-je ? d'heure... que dis-je ? de minute, où je ne me pose cette question : Mais pourquoi diable cet animal-là m'a-t-il constitué une rente sur la tête de son neveu ? S'il voulait me faire une politesse... viagère, il était si simple de me l'adresser directement ; il m'eût épargné bien des tribulations. — C'est au point



que je commence à croire que son bienfait est une vengeance habillée en pièces de cent sous.

**BERTRAND.**

C'est un joli costume.

**DURAND.**

Joli, au premier abord, mais difficile à endosser... Hier, je vais chez maître Godart, notaire à Amiens, et je lui dis : Godart, je viens toucher ma douille (c'est un mot picard qui veut dire : rente viagère). — Très-bien, me dit-il ; mais tu sais que pour toucher, tu dois prouver l'existence de Martin. Prouve et je paye. — Prouver, comment ? Martin n'est pas ici. — Où est-il ? me dit-il ? — Je n'en sais rien, lui dis-je. — Eh bien ! me dit-il, cherche, apporte et tu toucheras. — Alors, l'œil morne et la tête baissée, comme ça...

*AIR de la Bergère châtelaine.*

De Paris j'ai pris la voiture,  
Demandant à chaque relai,  
N'auriez-vous pas, par aventure,  
Vu monsieur Martin, s'il vous plait ?  
Mais, hélas ! j'eus beau faire et dire,  
De son sort je n'ai pu m'instruire.  
Et puis qu'on me dise à présent  
Que l'on s'instruit en voyageant !  
Qu'on vienne me dire à présent  
Que l'on s'instruit en voyageant !

Et vous dites que vous avez des locataires de ce nom !

BERTRAND.

Trois, monsieur ; l'un au 9, l'autre au 11, et le troisième...

DURAND.

Je vais interroger le 9... dès que j'aurai embrassé ma femme, ma fille, et mon neveu...

Les trois personnes désignées se sont endormies depuis longtemps. Eudoxie sur une chaise à droite ; Aménaïde sur une chaise à gauche, et Venceslas dans le fond.

DURAND.

Ils dorment !

BERTRAND.

C'est sans doute la fatigue du voyage ?

DURAND.

Ça m'étonnerait, attendu qu'ils sont à Paris depuis huit jours.

BERTRAND.

Ah !

DURAND.

Ils m'y avaient précédé pour l'achat de la corbeille, car Venceslas va devenir mon bru... (*Contemplant les trois dormeurs.*) Comme ils sont beaux ainsi !... Mon cher hôte, je vous prie d'annoncer ma visite au numéro 9... (*Bertrand sort.*) Embrassons-les avec la légèreté du papillon effleurant une rose.

*AIR du Bananier.*

Effleurons  
 Leurs beaux fronts  
 Avec la grâce d'une abeille  
 Qui réveille  
 Au matin,  
 Les marguerites et le thym.

(Il leur donne à chacun un baiser bruyant qui les réveille à moitié, et il sort du même côté que Bertrand.)

**SCÈNE III.**

**EUDOXIE, AMÉNAÏDE, VENCESLAS.\***

**EUDOXIE** (se levant).

Tiens, je crois que je m'étais endormie.

**AMÉNAÏDE.**

Moi aussi.

**VENCESLAS** (bâillant).

Moi aussi.

**EUDOXIE.**

Comment, Venceslas, vous pouvez dormir auprès de votre fiancée?

**VENCESLAS.**

Oh ! quand le père Durand se met à raconter des his-

\* A, E, V.

toires, j'ai beau faire, il me semble que j'avale une po-  
tée d'opium.

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Entre nous, mon futur beau-père  
Me rappell' le mancenilier ;  
Et puis, Naïde est si sévère !  
Pourtant, quand on doit s'allier,  
Ou peut bien être familier.

(Il fait un pas vers elle.)

AMÉNAÏDE (reculant).

Monsieur !

VENCESLAS.

Voyez ! Quand on l'appelle,  
Elle va d'un autre côté.

(A part.)

Quoi le chien de Jean de Nivelle  
A donc de la postérité ?  
Feu le chien de Jean de Nivelle  
N'est pas mort sans postérité.

EUDOXIE.

Voyons, Aménaïde, ne sois donc pas sauvage com-  
me ça... Venceslas n'est-il pas ton fiancé ?

AMÉNAÏDE.

Hélas ! oui.

VENCESLAS.

Plaît-il ?

EUDOXIE.

Comment, mademoiselle ?

VENCESLAS.

Serait-ce à dire que vous n'êtes pas folle de moi ?

AMÉNAÏDE.

Si, mon cousin, mais...

VENCESLAS.

Je vois ce que c'est ; vous me trouvez trop beau pour un mari.

AMÉNAÏDE.

Mais non... (*A part.*) J'aimais bien mieux l'autre.

VENCESLAS.

Si, vous dis-je ; mais je comprends ça, vous avez peur que toutes les femmes se disputent mes longs regards. Rassurez-vous, Aménaïde, je n'aurai jamais de sourires que pour toi.

AMÉNAÏDE.

Monsieur !...

Isidore Martin ouvre la porte du n° 13, traverse le théâtre et sort par le fond, sans voir les personnes en scène.

EUDOXIE et AMÉNAÏDE (ensemble),

Ciel !

VENCESLAS.

Quoi donc ?...

Il remonte.

EUDOXIE.

Rien.

VENCESLAS.

Vous avez dit : Ciel !

EUDOXIE.

Moi ?

VENCESLAS (à Aménaïde).

Et vous aussi.

AMÉNAÏDE (troublée).

Je... je ne sais ce que vous voulez dire... (*A part.*)  
C'est bien lui !

EUDOXIE (à part).

M'aurait-il suivie jusqu'ici ? Il en est bien capable.

VENCESLAS (roulant de gros yeux, à part).

Que signifie ?...

#### SCÈNE IV.

LES MÊMES, DURAND. \*

DURAND.

Je suis fumé ! Je sors du 9, ce n'est pas mon homme ; mais, ce qu'il y a de particulier, c'est que, de même que je l'ai pris pour le Martin que je cherche, de même il m'a pris pour un Durand qui le poursuit. Or, ce Durand est un garde du commerce, de sorte qu'il m'a menacé de me jeter par la fenêtre. Il allait perpétrer ce délit, quand, fort heureusement, le quiproquo s'est découvert. Il m'a serré la main, et nous avons ri beaucoup, cette canaille et moi.

\* A, V, D, E.

VENCESLAS.

Encore une histoire !... Cet homme-là a servi dans les *Mille et une Nuits*, bien sûr.

DURAND.

Mais, ce n'est pas tout ça, il me faut mon Martin. L'hôtelier m'a parlé du n. 14... allons-y. Enfants, je reviens !...

Il sort. Venceslas remonte avec Durand.

BERTRAND (rentrant).

Les chambres de ces dames sont prêtes.

EUDOXIE.

C'est bien. Viens-tu, Aménaïde ?

AMÉNAÏDE.

Oui, madame.

**ENSEMBLE :**

*AIR : polka de Jenny Lind.*

BERTRAND.

Oui vous pouvez, dès ce moment,  
Entrer dans votre appartement.  
Puisqu'ici vous devez loger,  
A vos apprêts il faut songer.

VENCESLAS :

Je vous rejoins dans un moment,  
Rentrez dans votre appartement.  
Allez, allez vous arranger...

(A part.)

Seul ici, moi, je veux songer.

EUDOXIE.

Viens, ma chère et pour un moment.

Rentrons dans notre appartement.

Puisqu'ici nous devons loger,

A nos apprêts il faut songer.

AMÉNAÏDE.

Je ne vous quitte pas, vraiment.

Rentrons dans notre appartement.

Puisqu'ici nous devons loger,

A nos apprêts il faut songer.

(Elles sortent.)

### SCÈNE V.

VENCESLAS, BERTRAND, puis DURAND.\*

Venceslas se promène les mains derrière le dos.

VENCESLAS (à part).

Aménaïde connaît donc ce monsieur?... C'est étrange!

BERTRAND.

La chambre de monsieur est prête aussi.

VENCESLAS.

Bon...

Il continue sa promenade.

\* B, V.



BERTRAND.

Monsieur aime mieux rester ici ?

VENCESLAS (même jeu).

Oui.

BERTRAND.

Comme monsieur voudra.

VENCESLAS (même jeu).

Certes.

BERTRAND.

Monsieur attend sans doute le retour de son oncle !

VENCESLAS.

Oui.

BERTRAND.

C'est un drôle de particulier que l'oncle de monsieur.

VENCESLAS.

Hein ?...

BERTRAND.

Il a l'air un peu toqué... (*Venceslas ne répond pas ; il prend une chaise qu'il enlève à bras tendu.*) Diable! monsieur est fort !...

Venceslas ne répond pas ; il appuie sa main sur l'épaule de Bertrand, qui fléchit, et rebondit à la troisième fois, sautant à droite.\*

BERTRAND.

Pourquoi donc me dérangez-vous comme ça ?

VENCESLAS.

C'est pour vous montrer ce que je pourrais faire de

\* V, B.

vous dans le cas où vous parleriez mal de mes collatéraux... J'ai dit...

Il recommence à se promener.

BERTRAND (à part).

Quelle drôle de famille !

DURAND (rentrant).

Ah ! M. Bertrand, que le bon Dieu vous patafoie !

BERTRAND.

Moi, monsieur ?

DURAND.

Vous me dites que mon Martin est au 44, et vous me lancez sur un sexagénaire sourd, aveugle et myope ; tandis que mon Martin a 30 ans tout au plus et jouit de tous ses organes.

BERTRAND.

Ce n'est pas ma faute, moi... Si monsieur veut voir celui du 43 ?

DURAND.

Merci, j'en ai assez comme ça... Je veux, au préalable, aller prendre des renseignemens à la poste et à la préfecture de police. De cette façon, je ne serai pas exposé à bassiner un tas de braves gens, qui me le rendraient bien.

BERTRAND.

Comme monsieur voudra :..

Il sort.

\* V, D, B.

DURAND.

Toi, Venceslas, prends ton parapluie, ton plan de Paris, et suis-moi.

VENCESLAS.

Nous irons donc à pied ?

DURAND.

Certes, oui ! je me fais une fête de marcher sur les trottoirs. Viens !...

Ils vont pour sortir, Durand se heurte contre un jeune homme qui entre brusquement.

### SCÈNE VI.

DURAND, VENCESLAS, ISIDORE MARTIN.

DURAND.

Ah !

MARTIN.

Oh !

DURAND.

Faites donc attention !

MARTIN.

Faites attention vous-même.

DURAND.

Maladroit !

MARTIN.

Imbécile !

\* M, D, V.

DURAND.

Vous avez dit ?...

MARTIN (bien tranquillement).

J'ai dit : imbécile.

DURAND.

Vous n'êtes pas poli, monsieur.

MARTIN.

Vous non plus, monsieur.

DURAND.

Moi, monsieur, j'ai cinquante-deux ans.

MARTIN.

Et moi, monsieur, vingt-neuf.

DURAND.

C'est justement pour cela...

MARTIN (l'interrompant).

Qu'étant mon aîné de vingt-trois ans, vous devez être vingt-trois fois plus poli que moi.

DURAND.

Et s'il me plaît d'être vingt-trois fois plus grossier, moi ?

MARTIN (allant s'asseoir).

Ah ! vous m'ennuyez !...

DURAND.

Jeune homme !...

MARTIN.

Allez au diable !...

DURAND.

Vous m'en rendrez raison aujourd'hui même...

VENCESLAS.

Mon oncle!

DURAND.

Dans la personne de mon neveu.

VENCESLAS.

Plait-il?

DURAND (répétant).

Dans la personne de mon neveu.

VENCESLAS.

Pardon, mais...

DURAND (bas).

La main d'Aménaïde est à ce prix.

VENCESLAS.

Quoi! vous voulez que j'aïlle frapper mon semblable?

MARTIN.

Son semblable!... Monsieur, je vous prie de ne pas me dire d'injures.

DURAND.

Tu l'entends, il t'invective!

VENCESLAS.

Bah! ça ne fait rien, je n'ai pas compris.

DURAND.

Comment; tu refuses de laver mes cheveux blancs?

VENCESLAS.

Permettez donc...

DURAND.

Venceslas, n'aurais-tu rien sous la mamelle gauche ?  
Venceslas, serais-tu un couard, un lâche ?

VENCESLAS.

Un lâche, moi?... (*A part, levant les yeux au ciel.*)  
O ma mère!... (*S'approchant de Martin.*) Monsieur...

MARTIN.

Eh bien ! après ? Qu'est-ce que vous voulez ?

VENCESLAS.

Monsieur, savez-vous que je suis extrêmement fort ?

MARTIN.

Qu'est-ce que ça me fait ?

VENCESLAS.

Savez-vous que je vous mettrais en morceaux extrêmement minces ?

MARTIN (*ironiquement*).

En vérité ?

VENCESLAS.

En canelle, monsieur, en poussière, monsieur.

MARTIN.

Vous ?

VENCESLAS.

Moi.

MARTIN.

Vous ?

VENCESLAS.

Moi.

MARTIN.

As-tu fini !...

Il lui enfonce son chapeau jusqu'aux oreilles.

VENCESLAS.

Oh !...

Il veut se jeter sur Martin, Durand se met en travers.

DURAND.

Venceslas, l'honneur des Durand est endommagé dans la personne de ton chapeau. Le fer seul peut le retaper.

VENCESLAS.

Il me semble que le premier chapelier venu...

DURAND.

La main d'Aménaïde est à ce prix.

VENCESLAS.

Vous êtes charmant... mais si je succombe ?

DURAND.

Aménaïde ira déposer des tulipes sur ton mausolée.  
Et moi aussi...

VENCESLAS.

Vous me le promettez ?

DURAND.

Je te le jure.

VENCESLAS.

Allons, ça me décide... (*A Martin.*) Votre heure, monsieur?

MARTIN.

La vôtre?

VENCESLAS.

A midi, dans huit jours.

MARTIN.

J'aimerais mieux aujourd'hui.

VENCESLAS.

Bon ! où ça ?

MARTIN.

Où vous voudrez.

VENCESLAS.

Aux Tuileries, dans la grande allée...

MARTIN.

J'aimerais mieux le bois de Vincennes.

VENCESLAS.

Va pour le bois de Boulogne... Avec quoi nous taperons-nous?...

MARTIN.

Choisissez vous-même les armes.

VENCESLAS.

Eh bien ! le pistolet... A cent pas.

MARTIN.

J'aimerais mieux à vingt-cinq.



VENCESLAS.

A vingt-cinq, c'est convenu. A l'épée.

MARTIN.

Dans une heure je viendrai vous chercher.

VENCESLAS.

Dans une heure !

MARTIN.

Messieurs, enchanté d'avoir fait votre connaissance.

*ENSEMBLE.*

AIR :

Ailleurs une affaire m'appelle ;  
Mais bientôt nous nous reverrons,

DURAND.

Et pour vider cette querelle,  
Sur le terrain nous nous rendrons.

(Martin sort )

**SCENE VII.**

DURAND, VENCESLAS.

VENCESLAS.

Eh bien ! êtes-vous content ?

DURAND.

Je suis ravi. Tu me rappelles toute l'histoire romaine et une parti l'expédition d'Égypte...

Il va pour sortir.

VENCESLAS.

Où allez-vous donc?

DURAND.

À la recherche de mon Martin...

VENCESLAS.

Et vous ne m'emmenez pas.

DURAND.

Non ; il vaut mieux que tu restes ici à te refaire un peu la main. D'ailleurs, ne faut-il pas que tu prennes congé de ces dames, mon pauvre garçon?

VENCESLAS.

Comment, congé?

DURAND.

Dame ! si par malheur tu allais...

VENCESLAS.

Comme c'est adroit de me dire ça !

DURAND.

Il faut tout prévoir. Adieu, je vais faire mes courses...

(Il remonte. Déclamant.)

Sors vainqueur d'un combat dont Naïde est le prix.

Adieu, mon petit Ceslas. Si j'ai le temps, j'achèterai quelques tulipes, à tout hasard... Adieu, mon petit Ceslas ; je vole, vole, vole...

Il sort.

## SCENE VIII.

VENCESLAS, *seul.*

Vieux hanneton ! le diable l'emporte avec ses tulipes ! Quand je pense que c'est pour lui que je vais risquer ma peau... Quand je dis pour lui, c'est pour Naidé... puisque sa main dépend de ce tournoi... Elle est si belle, ma cousine !... Elle a parfois un peu l'air d'une grue ; mais c'est égal, c'est une femme bien agréable !... (*Après un moment.*) Pourvu que mon adversaire n'aille pas me faire de mal ! Peuh ! il n'a pas grande apparence. Et puis je tire assez proprement, moi ! A Amiens, je passais pour une fine lame ! Du reste, je le verrai venir, et s'il m'a l'air de savoir son affaire, je vous lui allonge un petit coup en quatre basse... que je ne connais rien de plus traître... (*Faisant des armes avec la main.*) Une, deux !... (*Bruit de voix en dehors.*) Tiens, on dirait le creux de mon oncle... (*Allant regarder au fond.*) Mais oui, c'est lui, avec... Viendraient-ils déjà me chercher ?...

## SCENE IX.

VENCESLAS, DURAND, MARTIN.

DURAND (à Martin).

Non, jeune homme, vous ne me quitterez pas avant que je ne vous aie accablé du poids de ma reconnaissance.

\* V, D, M.

VENCESLAS (étonné, à part).

Sa reconnaissance !

MARTIN.

Eh ! mon Dieu, je vous répète que ça ne vaut pas la peine...

DURAND.

Pas la peine !... Lorsque sans vous je pouvais être broyé.

VENCESLAS.

Broyé ?

DURAND.

Ah ! quel événement !... J'en suis encore tout perplexe... (*A Venceslas.*) Figure-toi...

VENCESLAS (à part).

Bon ! troisième histoire !

DURAND.

Figure-toi, dis-je qu'en sortant d'ici, je me déci de à monter en fiacre.

VENCESLAS.

Mais vous vouliez aller à pied !...

DURAND.

Je le voulais, et point ne le fis. Que n'ai-je persisté dans cette résolution ! elle m'eut économisé une forte venette. Enfin, je monte en fiacre. A peine, eûmes-nous fait quelques pas, que, par un hasard sans précédant dans l'histoire moderne, les chevaux prennent le mors-aux-dents...

VENCESLAS.

Des chevaux de fiacre ?

DURAND.

Frappé de terreur, je crie au cocher de retenir ses coursiers. Il veut les rappeler, mais sa voix les effraye. Deux flèches... lancées à tout vapeur et des cahots... à désarticuler mes bretelles. C'était effrayant !... je me trouvais dans la position d'Hippolyte sur son char... Seulement, au lieu d'être dessus j'étais dedans. Bref, une catastrophe devenait imminente... lorsque, tout-à-coup, cet intrépide jeune homme s'élançe, au péril de sa vie... saisit les rênes, arrête la machine... et j'ai la satisfaction de me retrouver sur le pavé, le sein palpitant, mais sain et sauf.

VENCESLAS.

Comment, c'est monsieur qui ?...

DURAND.

Oui, c'est monsieur qui a exécuté ce brillant sauvetage.

MARTIN.

Oh ! calmez-vous ! J'en aurais fait autant pour le premier venu !...

DURAND.

Cela ne diminue pas votre mérite à mes yeux. Ah ! jeune homme, que n'ai-je sur moi un balancier ? je vous frapperais incontinent une médaille commémorative. Mais si, à défaut de cet ornement, une modeste côtelette...

MARTIN.

Merci, j'ai déjeuné.

**DURAND.**

Il est désintéressé comme un Terre-Neuf.

**MARTIN (à part.)**

Ah ! il m'enduie, ce gros-là ; je suis fâché d'avoir arrêté son sapin...

Il entre au n<sup>o</sup> 13.

**DURAND.**

Mais, au moins, dis-moi le nom de mon sauveur !

**SCENE X.**

**DURAND, VENCESLAS, BERTRAND.**

**DURAND.**

Eh bien ! eh bien ! il s'en va sans m'apprendre son noble nom.

**BERTRAND (qui vient d'entrer).**

Son nom ?... vous ne le savez pas ?... C'est M. Isidore Martin !

**DURAND.**

Isidore Martin !

**BERTRAND.**

Du numéro 13. Le neveu d'un brave marin...

**DURAND.**

Le capitaine Martin !

**BERTRAND.**

Précisément.

DURAND.

C'est lui !

BERTRAND.

Qui, lui ? -

DURAND.

Le Martin que je cherche.

BERTRAND.

Et que vous n'avez pas voulu voir !

DURAND (avec joie).

Enfin, je le tiens !... (*Tout-à-coup et jetant un cri.*)  
Ah ! grand Dieu !

BERTRAND.

Quoi donc ?

VENCESLAS.

Qu'est-ce qui vous prend ?

DURAND.

AIR : *É poux imprudent.*

Quand je songe que tout à l'heure,  
Par deux alezans sans pitié,  
A vingt pas de cette demeure,  
Il pouvait être escoffié,  
J'en suis eucor terrifié.

En lui monsieur, quelle chose navrante !  
Je perdais, hélas !...

BERTRAND.

Oui, c'est clair.  
Un ami qui vous est bien cher?...

DURAND.

Non... cinq mille livres de rente...  
Avec lui trépassait ma rente.

BERTRAND.

Où! du reste, il ne faut pas que ça vous étonne...  
M. Isidore n'en fait jamais d'autres.

DURAND.

Comment! tout les matins il arrête un fiacre em-  
porté?

BERTRAND.

Non, mais il ne se passe guères de jours sans qu'il  
risque les siens, pour sauver quelqu'un ou quelque  
chose.

DURAND.

Hein?... qu'est-ce que j'apprends là!... mais c'est  
donc une manie!

BERTRAND.

Ah! c'est un bien bon garçon que M. Martin, mais  
un fameux braque et qui ne tient pas plus à sa vie...

DURAND.

Mais j'y tiens, moi, j'y tiens à sa vie!... Heureuse-  
ment, me voici près de lui, et... (*Jetant un nouveau*  
*cri.*) Ah! grand Dieu!... \*

Bertrand impatienté sort.

\* V, D.



VENCESLAS.

Quoi donc encore !... vous m'avez fait peur !

DURAND.

Et ce duel, ce malheureux duel !

VENCESLAS.

Ah ! dame, c'est vous qui m'avez aguiché...

DURAND.

Tu ne te battras pas.

VENCESLAS.

Mais, mon oncle...

DURAND.

Tu ne te battras pas !... la main d'Arménaïde est à prix !

VENCESLAS.

Ah ! ça, permettez...

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, MARTIN, avec des épées.\*

MARTIN.

Messieurs, quand il vous plaira...

DURAND (à Martin).

Nous sommes à vous... (A Venceslas.) Tu vas lui faire des excuses !

\* V, D, M.

VENCESLAS.

Des excuses ! pour le renforcement qu'il m'a donné.

DURAND.

Un renforcement n'est pas un soufflet... Ah ! si c'était un soufflet ; mais c'est un renforcement !

VENCESLAS.

C'est déjà bien gentil comme ça.

MARTIN.

Eh bien ! messieurs, les fleurets s'impatientent.

VENCESLAS.

Voilà !...

Il fait un pas pour sortir.

DURAND (vivement).

Venceslas, je vous défends !... (*A Martin.*) Un instant, jeune homme. Avant tout, que diantre ! il faut s'expliquer...

MARTIN.

C'est inutile !

VENCESLAS.

C'est inutile !

DURAND (sévèrement).

Venceslas !... (*A Martin.*) Voyons, jeune homme, voyons... mon neveu est un peu vif ; il a eu des torts.

VENCESLAS.

Moi ?

DURAND.

Tu en as eu... mais tu les reconnais.

VENCESLAS.

Comment ! je...

DURAND (à Martin).

Il les reconnaît.

VENCESLAS.

Mais non ; marchons.

MARTIN.

Marchons !

DURAND (aux cent coups, à part).

Mon Dieu ! comment le désarmer ? .. Ah !... (A Martin.) Monsieur, le pauvre garçon est idiot.

VENCESLAS.

Moi ?

DURAND.

Hier encore, il était à Charenton, section des abrutis.

VENCESLAS (furieux).

Mais sacrebleu !

DURAND (bas à Venceslas).

Dis que tu es idiot, et je double la dot.

VENCESLAS.

Vous doublez la dot ? c'est différent.

DURAND (à part).

J'aime mieux ça que de tout perdre. \*

VENCESLAS (à Martin).

Monsieur, croyez bien que je suis...

MARTIN.

Il suffit, monsieur, et puisque vous êtes idiot..

VENCESLAS.

Pardon, je...

DURAND.

Oui, il est satisfait ; je suis satisfait ; l'honneur est satisfait ; nous sommes tous satisfaits... (A Venceslas.)  
Va retrouver ces dames, mon garçon.

VENCESLAS.

Mais je ne puis lui laisser croire...

DURAND (le poussant jusque dans la chambre).

Va, mon garçon, va !... Enfin, je respire ! \*\*

## SCENE XII.

DURAND, MARTIN.

MARTIN.

Ah ! vous êtes bien bon de vous être donné tant de mal.

\* D, V, M.

\*\* M, D.

DURAND.

Moi, dont vous avez sauvé les jours, devais-je souffrir que vous risquassiez les vôtres?

MARTIN.

Tenez, s'il faut vous l'avouer, je n'acceptais ce combat que comme un moyen d'en finir.

DURAND.

Vous dites?

MARTIN (tirant sa montre).

Il est midi... Eh bien ! mon brave homme, il se peut qu'à une heure je me fasse sauter la cervelle.

DURAND.

Sauter la cervelle ! à une heure !... (*A part.*) Sacrelotte ! et ma rente !... (*Haut.*) Vous avancez, jeune homme... vous avancez !

MARTIN.

Oh ! pour quelques minutes de plus ou de moins...

DURAND.

Mais, malheureux ! pourquoi cette résolution, que je qualifie d'insensée ?

MARTIN.

Parce que... (*S'arrêtant.*) Mais, bah ! à quoi bon vous narrer ?

DURAND.

Narrez toujours... Je vous porte beaucoup, mais beaucoup d'intérêt ; vous m'avez rendu un grand service, et si je pouvais à mon tour...

MARTIN.

Vous? allons donc! il s'agit de peines de cœur...

DURAND.

Vous êtes amoureux?

MARTIN.

D'une femme...

DURAND.

Je m'en doutais!

MARTIN.

Qui, depuis huit jours, me fait tourner...

DURAND.

En bourrique, je connais ça! Et c'est pour une pareille vétille que vous iriez?... Eh! mon Dieu! les peines de cœur, autant en emporte le vent!... Vous ferez comme moi, vous oublierez.

MARTIN.

Oublier?... encore un! merci! L'hiver dernier, je me mets à aimer une jeune fille; un beau matin, j'achète des gants pour aller lui demander l'adresse de son père; va le promener!... partie pour la ville!... pour je ne sais où, en province... Je me dis comme vous: faut l'oublier!... Je parvins à en aimer une autre; et cette autre...

DURAND.

J'en conviens, c'est désagréable; mais que diable! prenez patience; votre Célimène finira par s'humaniser. J'entends qu'elle s'humanise.

MARTIN.

Vous?

DURAND.

Moi ! donnez-moi son adresse ; j'irai la voir, je lui parlerai à votre endroit ; et, dans un mois, je veux danser à votre noce.

MARTIN.

Mais c'est une femme mariée !

DURAND.

Une femme mariée !... horreur !

MARTIN.

Vous voyez bien !

DURAND.

Après ça, on voit tous les jours des femmes mariées qui... (*A part.*) O vil métal ! tu me rends ignoble !

MARTIN.

N'importe ! j'ai promis d'attendre, j'attendrai ; mais si Eudoxie ne vient pas au rendez-vous...

DURAND.

Eudoxie ?

MARTIN.

Eudoxie Durand.

DURAND (*à part.*).

Ma femme !

MARTIN.

Eh bien !... si elle ne vient pas... à une heure j'aurai cessé d'exister...

Il entre à droite.

## SCENE XIII.

DURAND, puis EUDOXIE.

DURAND.

Quelle position ! bon Dieu ! ma femme d'un côté... ma rente de l'autre... comment sortir de là?... (*Eudoxie paraît.*) Ah ! c'est vous, M<sup>me</sup> Eudoxie Durand.

EUDOXIE.

Qu'est-ce que vous avez donc ? \*

DURAND.

Je sais tout !... M. Martin vous aime, il vous a écrit pour vous demander un rendez-vous...

EUDOXIE (vivement).

Que j'ai refusé ?

DURAND.

Eh ! mon Dieu !... je le sais bien !... et j'en suis... fier !... mais, tu ne sais donc pas quel est ce Martin ?

EUDOXIE.

C'est un jeune homme qui, depuis mon arrivée à Paris, me poursuit de ses lettres et de ses soupirs !

DURAND.

C'est celui sur lequel est hypothéquée notre rente !

\* D, E.



EUDOXIE.

Bah !

DURAND.

Et tu ne frémis pas ?

EUDOXIE.

De quoi ?

DURAND.

Comment, de quoi?... mais il est amoureux de toi, malheureuse!...

EUDOXIE.

Eh bien ! après ?

DURAND.

Mais il parle de se tuer, malheureuse !

EUDOXIE.

Il en parle ; mais il ne le fera pas !

DURAND.

Il le fera !... j'ai examiné son crâne, il a la bosse de la chose.

EUDOXIE.

C'est un malheur... mais qu'y puis-je?... A moins, pourtant... que vous ne vouliez ?

DURAND (vivement).

Non pas !... je tiens à ton honneur, car ton honneur est mon honneur, et, sans honneur, point de bonheur ! mais je tiens aussi à ma rente ; et si l'on pouvait concilier... voyons, si tu consentais à le voir, à lui parler ?

EUDOXIE.

A quoi bon?... pour le désespérer encore?

DURAND.

Non pas!

EUDOXIE.

Alors, selon vous, il faudrait...

DURAND.

Non pas!

EUDOXIE.

Pourtant, il faut s'entendre!

DURAND.

Il faudrait biaiser!... oui, je voudrais que tu biaissasses, que tu lui donnasses des espérances...

EUDOXIE.

Des espérances?

DURAND.

Éloignées! très-éloignées!... qui ne se réaliseront jamais, mais, qui me permettront de toucher mes revenus.

EUDOXIE.

Je comprends bien, mais... (*Subitement.*) Ah!

DURAND.

Tu as une idée?... Communique!

EUDOXIE.

C'est inutile... Laissez-moi, je réponds de tout!

DURAND.

Tu le veux?... Eh bien ! je me fie entièrement à toi !... (*A part.*) Je vais me cacher derrière cette porte pour les espionner !

EUDOXIE.

Je l'entends !

DURAND.

Je vous laisse... Sauver sa tête, sans compromettre la mienne, voilà ta mission !

EUDOXIE.

C'est dit !

DURAND.

Voilà ta mission ! je te confie mes deux têtes...

Il sort à gauche.

#### SCENE XIV.

EUDOXIE, MARTIN, DURAND, *caché.*

EUDOXIE. \*

A nous deux, M. Martin !

MARTIN (entrant un pistolet d'une main, sa montre de l'autre).

L'heure a sonné... il faut en finir !

\* E, M.

EUDOXIE (l'apercevant et jouant l'effroi).

Ciel !

MARTIN.

Vous, madame !

EUDOXIE.

On ne m'avait donc pas trompée !... Vous voulez ?

MARTIN.

Dame !... quand on a tout perdu...

EUDOXIE (l'imitant).

Quand on n'a plus d'espoir...

MARTIN.

On prend un pistolet...

EUDOXIE.

Un pistolet !... Mais, monsieur, je ne veux pas que vous mouriez !

MARTIN.

Vous consentez donc à m'aimer ?

EUDOXIE.

Je n'ai pas dit cela !

MARTIN.

Alors...

Fausse sortie.

EUDOXIE.

Monsieur !...

MARTIN.

Vous me rappelez ?

**EUDOXIE.**

Eh bien! oui! Tant d'amour m'a émue, troublée...  
Votre folie a vaincu ma raison, car, je le vois bien, il  
s'agit d'une passion sérieuse, profonde!...

Durand paraît à la porte de droite.

**MARTIN.**

Comme la mer, madame!...

**EUDOXIE.**

Aussi, je n'hésite plus; devoir, honneur... j'oublie  
tout, je sacrifie tout!

**MARTIN** (lui baisant la main).

Cher ange!

**DURAND** (à part).

Bigre!

**EUDOXIE.**

Mais, songez-y, monsieur, je ne suis pas une fem-  
me vulgaire, mon amour est exclusif!

**MARTIN.**

Comme le mien!

**EUDOXIE.**

Impétueux, immense!

**MARTIN.**

Comme le mien!

**EUDOXIE.**

Songez qu'il ne peut admettre ni obstacles, ni parta-  
ge!...

MARTIN.

Mais, c'est mon cœur qui parle par votre bouche !

EUDOXIE.

Vous savez sans doute que je suis mariée ?

MARTIN.

Hélas !

EUDOXIE.

Aussi, comme je ne puis être la femme de l'un et la maîtresse de l'autre, nous partirons !

DURAND (à part).

Elle l'enlève !

MARTIN.

Mais c'est un rêve !

EUDOXIE.

Nous quitterons Paris...

MARTIN.

Avec joie ! nous chercherons un nid, un désert...

EUDOXIE.

Ah ! tu m'as comprise !...

DURAND (à part).

Elle l'a tutoyé !

MARTIN.

Je connais justement à Ville-d'Avray une petite maison, entre cour et jardin...

EUDOXIE.

Ville-d'Avray ? Comment ?... Ville-d'Avray !... Mais

c'est la crainte et le remords incessans !... Non ! entre mon mari et moi, je veux mettre l'Océan !

MARTIN.

L'Océan ?

DURAND (à part).

Mais elle dépasse le but !

EUDOXIE.

Nous irons en Amérique !

DURAND (à part).

Décidément, elle va trop loin !

EUDOXIE.

En Californie !

DURAND (à part).

En Californie ! Ah ! mais... je cours serrer ses effets !...

Il disparaît.

MARTIN (hésitant).

Est-ce que vous croyez bien indispensable...

EUDOXIE.

Ce voyage vous effraye ?

MARTIN.

Moi?... je vous suivrais jusqu'au bout du monde...

EUDOXIE.

Nous irons, soyez tranquille.

MARTIN (à part.)

Diable!... (*Haut.*) Chère Eudoxie, permettez-moi une simple observation. Je suis clerc de notaire, et je n'ai pas de fortune...

EUDOXIE (avec amour).

Qu'importe ! est-ce que j'en ai, moi?...

*AIR : Jeune fille aux yeux noirs.*

De nos vaillantes mains nous creuserons la terre ;  
Nous saurons à nous deux bâtir notre maison.

MARTIN.

Je vous l'ai déjà dit, je suis clerc de notaire,  
Je suis clerc de notaire, et ne suis point maçon.

EUDOXIE (parlé).

On est maçon quand on aime.

*Suite de l'Air.*

La fortune  
Importune.  
Eh ! qu'importe à l'amant ?  
Sur la terre,  
Il préfère  
La tendresse à l'argent.

**ENSEMBLE.**

La fortune, etc.



MARTIN.

La fortune  
 Importune...  
 C'est parfait, c'est charmant!...  
 Mais sur terre,  
 Il n'est guère  
 D'agrément  
 Sans argent.

EUDOXIE.

Soyez prêt à partir ce soir...

MARTIN.

Mais...

EUDOXIE.

Nous voyagerons à pied, en chantant, en nous tenant par la main.

MARTIN.

Comme Paul et Virginie...

EUDOXIE.

Avec un parapluie...

MARTIN.

Mais la traversée?...

EUDOXIE.

L'amour vous prêtera ses ailes! A ce soir, à ce soir!... (*A part.*) Ah! il voulait de l'amour?... Eh bien! en voilà!...\*

Elle sort.

\* E, M.

## SCENE XV.

MARTIN, puis AMÉNAÏDE.

MARTIN (après un temps).

J'avoue que je ne m'attendais pas à cela !... Tudieu ! quelle gaillarde !... quelle amazone !... En Californie ! moi qui m'étais figuré un bon petit amour... à la banlieu... sur une ligne de chemin de fer ! mais nous allons être malheureux comme les pierres, au Sacramento ! nous nous ennuierons comme tout. Mais qu'y faire ?... je ne puis pas lui en vouloir d'une passion dont je suis fier au fond !... Et puis, elle est gentille, je m'empresse de le déclarer ! C'est égal, si c'était à refaire... Ah ! je suis très-embarrassé, voilà le fait !

AMÉNAÏDE (entrant).

Mon père !... mon p... Ciel !... un homme !

MARTIN.

Une jeune fille !... ah ! mon Dieu !

AMÉNAÏDE.

Mais je ne me trompe pas !...

MARTIN.

M<sup>lle</sup> Aménaïde !

AMÉNAÏDE.

M. Isidore !

MARTIN.

Vous, avec qui j'ai dansé l'hiver dernier...

AMÉNAÏDE.

A la pension...

MARTIN.

Au bal de la Sainte-Catherine...

AMÉNAÏDE.

Une redowa...

MARTIN.

Et onze valse !...

AMÉNAÏDE.

Vous ne l'avez donc pas oublié ?

MARTIN (un peu troublé).

Non, certes !... mais, vous-même ?...

AMÉNAÏDE.

Monsieur !...

MARTIN.

Répondez ?...

AMÉNAÏDE.

Je ne le dois pas, tant que vous n'aurez pas demandé ma main à mon père.

MARTIN.

Comment ! vous me permettriez...

AMÉNAÏDE.

Je ne vous le défends pas.

MARTIN (à part).

Elle est charmante... elle est... Ah ! sarpristi !... et Eudoxie?...

AMÉNAÏDE.

A quoi pensez-vous ?

MARTIN.

Moi?... je pense au bonheur qui... à l'ivresse que...  
(.1 part.) Avec celle-ci, pas de mari jaloux, pas de Californie... oh ! la Californie !... et puis, je l'aimais avant l'autre !...

## SCÈNE XVI.

LES MÊMES, DURAND, *entrant*.

AMÉNAÏDE (bas à Martin).

Voici mon papa.

MARTIN (à part).

Lui !... Je vais prendre des ménagemens.

DURAND (à part).

Voyons si mon idée prospère...

MARTIN (haut).

Monsieur ?...

DURAND.

Monsieur ?... \*

\* A, M, D.

MARTIN.

Ça vous serait-il égal que je fusse votre gendre ?

DURAND.

Plait-il ?

MARTIN.

J'aime mademoiselle votre fille...

DURAND (étourdiment).

Eh bien ! et ma femme ?

MARTIN.

Vous dites ?

DURAND.

Rien, rien... je voulais dire : et mon neveu à qui elle est promise !

MARTIN.

Ça m'est égal !

AMÉNAÏDE.

Ça nous est égal !

DURAND (à part).

Comme ma fille se dégoise !... (*Haut.*) Pardon, une simple question... vous vous connaissiez donc ?

MARTIN.

Oui, monsieur, mademoiselle est-la jeune fille dont je vous parlais tantôt ; nous avons dansé et valsé ensemble l'hiver dernier ; ça m'a suffi pour apprécier les qualités de son cœur ; et je vous demande sa main. Voilà !

DURAND.

Mais puisque je vous dis que le l'ai donnée à Venceslas.

MARTIN.

Eh bien ! vous la reprendrez.

DURAND.

Mais...

MARTIN.

Sa main ! ou vous aurez ma mort sur la conscience.

DURAND.

Allons, bon !

MARTIN.

Décidez-vous.

DURAND.

Mais ce pauvre Venceslas... comment me dégager !... Ah ! j'ai un moyen !... je l'enverrai faire lan laire !... c'est entendu !... (*Mettant la main de sa fille dans celle de Martin.*) Epousez-la, mon ami... épousez-la beaucoup.

## SCENE XVII.

LES MÊMES, VENCESLAS. \*

VENCESLAS.

L'épouser ? ma cousine ?... eh bien ! et moi ?

\* V. D, A, M.

DURAND.

Toi? tu iras te faire lan laire... c'est convenu entre nous.

VENCESLAS.

Mais sapristi, vous m'avez donné votre parole!...

DURAND.

Eh bien oui, je t'ai donné ma parole et je lui donne ma fille; je ne peux pas tout donner au même.

VENCESLAS.

Eh bien! si je n'ai pas la main d'Aménaïde, je tuerai monsieur.

DURAND.

Ciel!

MARTIN.

Et si monsieur épouse Aménaïde, je me tue! \*

DURAND.

Double ciel! mes amis... mes bons amis... (*Avec désespoir.*) Mais pourquoi donc cet animal de capitaine Martin va-t-il me constituer une rente sur la tête de son neveu?

\* V, D, M, A.

## SCENE XVIII.

LES MÊMES, EUDOXIE, *une lettre à la main.\**

EUDOXIE (à Durand).

Pourquoi? Je le sais mon ami!

MARTIN (à part).

Son ami?

EUDOXIE.

Grâce à cette lettre qui nous a suivis d'Amiens à Paris.

DURAND.

Donne, ma femme!

MARTIN (à part).

Sa femme!...

Durand parcourt la lettre.

EUDOXIE (bas à Martin).

Êtes-vous prêt à partir pour la Californie, monsieur?

MARTIN (de même).

Mon Dieu, madame, je vous avoue...

EUDOXIE.

Je comprends!

DURAND.

C'est du capitaine, Martin il me donne le mot du logogriphe. « Mon cher ami, sachant mon neveu très-

\* V. D, E, M. A.



braque et très-écervelé, j'ai constitué ta rente sur sa tête, afin de t'obliger par là à veiller sur lui.

MARTIN (à part).

C'est donc pour cela qu'il tenait tant à ma vie?

DURAND.

« Mais maintenant que je suis de retour, ce soin me regarde. J'ai régularisé les choses en transférant la rente sur la tête de ta fille Aménaïde » Enfin, j'écha: pe donc à la pression de ce vampire! (A *Martin*.) Cher ami, tu n'auras pas ma fille!

VENCESLAS (avec joie).

O bonheur!

AMÉNAÏDE (pleurant).

Hi! hi! hi! hi! hi!

DURAND.

Oh! toi, tu peux pleurer tant que tu voudras, c'est l'affaire de la blanchisseuse. \*

AMÉNAÏDE.

Eh bien, alors, puisque c'est comme ça, je vais me jeter dans l'eau, na!

DURAND.

Mais, malheureuse, tu veux donc ma ruine!

AMÉNAÏDE.

Je veux monsieur.

DURAND.

Eh bien, épouse-le, petite parricide,\*\* et ne me fais pas blanchir les cheveux plus longtemps.

\* A, E, D, M.

\*\* V, A, D, E, M.

VENCESLAS.

Mais moi, nom d'un chien ?

DURAND.

Toi, je t'ai promis des tulipes, tu auras tes tulipes.

CHOEUR FINAL.

AIR : *Dans mon gai moulin.*

(Moulin des Tillenls).

Quel beau jour pour nous !  
 Le plus doux  
 Des mariage,  
 Sur mes arrérages  
 Me  
 Lui laisse enfin  
 Mettre la main.

DURAND (au public).

AIR : *de Céline.*

J'eus toujours l'âme tendre et bonne,  
 Les mœurs douces, le cœur aimant ;  
 Je ne veux la mort de personne ;  
 Je suis bien vu dans mon département.  
 Eh bien ' malgré cette humeur débonnaire,  
 J'éprouverais un plaisir... enfantin,  
 Si, chaque soir, la salle entière  
 Demandait la têt' de Martin !...  
 Je voudrais que la salle entière  
 Demandât la têt' de Martin !!!

*Reprise du Chœur.*

FIN.